

Cet extrait gratuit a été téléchargé sur le site www.cherubcampus.fr
il ne peut être imprimé ou reproduit sans l'autorisation expresse des
éditions Casterman. Il ne peut être mis à disposition en
téléchargement sur un autre site sans autorisation.

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *The Escape*

© Robert Muchamore 2009 pour le texte.

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

ISBN 978-2-203-02429-8

© Casterman 2010 pour l'édition française

Dépôt légal : mai 2010 ; D. 2010/0053/238

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

L'ÉVASION

Traduit de l'anglais
par Jean Esch

casterman

PREMIÈRE PARTIE

5 juin 1940 – 6 juin 1940

L'Allemagne nazie lança l'opération d'invasion de la France le 10 mai 1940. Sur le papier, les forces françaises alliées aux forces britanniques étaient égales voire supérieures à celles des Allemands. La plupart des commentateurs prévoyaient une guerre longue et sanglante. Mais, alors que les forces alliées se déployèrent de manière défensive, les Allemands utilisèrent une tactique aussi nouvelle que radicale : le blitzkrieg. Il s'agissait de rassembler des chars et des blindés pour former d'énormes bataillons qui enfonçaient les lignes ennemies.

Dès le 21 mai, les Allemands parvinrent ainsi à occuper une grande partie du nord de la France. Les Britanniques furent contraints de procéder à une humiliante évacuation par la mer, à Dunkerque, tandis que l'armée française était anéantie. Les généraux allemands souhaitaient poursuivre leur avancée jusqu'à Paris, mais Hitler leur ordonna de faire une pause afin de se regrouper et de renforcer leurs voies de ravitaillement.

La nuit du 3 juin, il donna finalement l'ordre de reprendre l'offensive.

CHAPITRE PREMIER

Bébé, Marc Kilgour avait été abandonné entre deux pots de fleurs en pierre sur le quai de la gare de Beauvais, à soixante kilomètres au nord de Paris. Un porteur le découvrit couché à l'intérieur d'un cageot de fruits et s'empressa de le conduire au chaud dans le bureau du chef de gare. Là, il découvrit l'unique indice de l'identité du bambin : un bout de papier sur lequel on avait griffonné ces cinq mots : *allergique au lait de vache*.

Âgé maintenant de douze ans, Marc avait si souvent imaginé son abandon que ce souvenir inventé était devenu une réalité : le quai de gare glacial, sa mère inquiète qui l'embrassait sur la joue avant de monter dans un train et de disparaître pour toujours, les yeux humides, la tête pleine de secrets, tandis que les wagons s'enfonçaient dans la nuit et les nuages de vapeur. Dans ses fantasmes, Marc voyait une statue érigée sur ce quai, un jour. Marc Kilgour : as de l'aviation, gagnant des 24 Heures du Mans, héros de la France...

Hélas, jusqu'à présent, sa vie avait été on ne peut plus terne. Il avait grandi à quelques kilomètres au nord de Beauvais, dans une grande ferme délabrée dont les murs lézardés et les poutres ratatinées étaient constamment menacés par le pouvoir destructeur d'une centaine de garçons orphelins.

Les fermes, les châteaux et les forêts de la région séduisaient les Parisiens qui venaient s'y promener en voiture le dimanche, mais pour Marc, c'était un enfer ; et ces vies

excitantes que lui laissaient entrevoir la radio et les magazines lui faisaient l'effet d'une torture.

Ses journées se ressemblaient toutes : la meute grouillante des orphelins se levait au son d'une canne qui frappait contre un radiateur en fonte, puis c'étaient les cours jusqu'au déjeuner, suivis d'un après-midi de labeur à la ferme voisine. Les hommes qui étaient censés accomplir ces tâches pénibles avaient tous été réquisitionnés pour combattre les Allemands.

La ferme des Morel était la plus grande de la région et Marc le plus jeune des quatre garçons qui y étaient employés. M. Thomas, le directeur de l'orphelinat, profitait de la pénurie de main-d'œuvre et recevait une coquette somme d'argent en échange du travail des garçons. Mais ceux-ci n'en voyaient jamais la couleur, et lorsqu'ils le faisaient remarquer, ils avaient droit à un regard courroucé et à un sermon qui soulignait tout ce qu'ils avaient déjà coûté en nourriture et en vêtements.

Suite à de nombreuses prises de bec avec M. Thomas, Marc avait hérité de la corvée la plus désagréable. Les terres de Morel produisaient essentiellement du blé et des légumes, mais le fermier possédait une douzaine de vaches laitières, dans une étable, et leurs veaux étaient élevés dans un abri voisin, pour leur viande. En l'absence de pâturages, les bêtes se nourrissaient uniquement de fourrage et apercevaient la lumière du jour seulement quand on les conduisait dans une ferme des environs pour s'ébattre avec Henri le taureau.

Pendant que ses camarades orphelins s'occupaient des champs, Marc, lui, devait se faufiler entre les stalles mitoyennes pour nettoyer l'étable. Une vache adulte produit cent vingt litres d'excréments et d'urine par jour, et elle ignore les vacances et les week-ends.

De ce fait, sept jours par semaine, Marc se retrouvait dans ce local malodorant à récurer le sol en pente pour faire glisser le fumier dans la fosse. Une fois qu'il avait ôté la paille piéti-

née et les déjections, il lavait à grande eau le sol en béton, puis déposait dans chaque stalle des bottes de foin et des restes de légumes. Deux fois par semaine, c'était la grande corvée : vider la fosse et faire rouler les tonneaux puants vers la grange, où le fumier se décomposerait jusqu'à ce qu'il serve d'engrais.



Jade Morel avait douze ans, elle aussi, et elle connaissait Marc depuis leur premier jour d'école. Marc était un beau garçon, avec des cheveux blonds emmêlés, et Jade l'avait toujours bien aimé. Mais en tant que fille du fermier le plus riche de la région, elle n'était pas censée fréquenter les garçons qui allaient à l'école pieds nus. À neuf ans, elle avait quitté l'école communale pour étudier dans un collège de filles à Beauvais, et elle avait presque oublié Marc, jusqu'à ce que celui-ci vienne travailler à la ferme de son père quelques mois plus tôt.

Au début, ils n'avaient échangé que des signes de tête et des sourires, mais depuis que le temps s'était mis au beau, ils avaient réussi à bavarder un peu, assis dans l'herbe ; et parfois, Jade partageait avec lui une tablette de chocolat. Par timidité, leurs conversations se limitaient aux cancans et aux souvenirs datant de l'époque où ils allaient à l'école ensemble.

Jade approchait toujours de l'étable comme si elle se promenait, tranquillement, la tête ailleurs, mais très souvent, elle revenait sur ses pas ou bien se cachait dans les herbes hautes, avant de se relever et de faire mine de heurter Marc accidentellement au moment où celui-ci sortait. Il y avait dans ce jeu quelque chose d'excitant.

Ce jour-là, un mercredi, Jade fut surprise de voir Marc jaillir par la porte latérale de l'étable, torse nu et visiblement

de fort mauvaise humeur. D'un coup de botte en caoutchouc, il envoya valdinguer un seau en fer qui traversa bruyamment la cour de la ferme. Il en prit un autre, qu'il plaça sous le robinet installé à l'extérieur de l'étable.

Intriguée, la fillette s'accroupit et s'appuya contre le tronc d'un orme. Marc ôta ses bottes crottées et jeta un regard furtif autour de lui avant d'ôter ses chaussettes, son pantalon et son caleçon. Jade, qui n'avait jamais vu un garçon nu, plaqua sa main sur sa bouche, alors que Marc montait sur une dalle carrelée et saisissait un gros savon.

Les mains en coupe, il les plongea dans le seau et s'aspergea tout le corps avant de se savonner. L'eau était glacée et, malgré le soleil qui tapait, il se dépêchait. Quand il fut couvert de mousse, il souleva le seau au-dessus de sa tête et versa l'eau.

Le savon lui piquait les yeux ; il se jeta sur la serviette crasseuse enroulée autour d'un poteau en bois.

— J'ai vu tes fesses ! cria Jade en sortant de sa cachette.

Marc écarta précipitamment les cheveux mouillés qui masquaient son visage et découvrit avec stupéfaction le regard pétillant et le sourire doux de Jade. Il lâcha la serviette et bondit sur son pantalon en velours.

— Bon sang ! fit-il en sautant à cloche-pied pour tenter d'enfiler son pantalon. Ça fait longtemps que tu es là ?

— Suffisamment, répondit la jeune fille.

— D'habitude, tu ne viens jamais si tôt.

— J'ai pas école, expliqua Jade. Certains profs ont filé. Les Boches arrivent.

Marc hocha la tête pendant qu'il boutonnait sa chemise. Il expédia ses bottes dans l'étable.

— Tu as entendu les tirs d'artillerie ? demanda-t-il.

— Ça m'a fait sursauter. Et puis aussi les avions allemands ! Une de nos domestiques a dit qu'il y avait eu des incendies en ville, près de la place du marché.

— Oui, on sent une odeur de brûlé quand le vent tourne. Vous devriez partir dans le sud avec la belle Renault de ton père.

Jade secoua la tête.

— Ma mère veut partir, mais papa pense que les Allemands ne nous embêteront pas si on leur fiche la paix. Il dit qu'on aura toujours besoin de fermiers, que le pays soit gouverné par des escrocs français ou allemands.

— Le directeur nous a laissés écouter la radio hier soir. Ils ont annoncé qu'on préparait une contre-attaque. On pourrait chasser les Boches.

— Oui, peut-être, dit Jade, sceptique. Mais ça se présente mal...

Marc n'avait pas besoin d'explications. Les stations de radio officielles débitaient des commentaires optimistes où il était question de riposte et des discours enflammés qui parlaient de « l'esprit guerrier des Français ». Mais aucune propagande, aussi massive soit-elle, ne pouvait cacher les camions remplis de soldats blessés qui revenaient du front.

— C'est trop déprimant, soupira Marc. J'aimerais tellement avoir l'âge de me battre. Au fait, tu as des nouvelles de tes frères ?

— Non, aucune... Mais personne n'a de nouvelles de personne. La Poste ne fonctionne plus. Ils sont sans doute prisonniers. À moins qu'ils se soient enfuis à Dunkerque.

Marc hochait la tête avec un sourire qui se voulait optimiste.

— D'après *BBC France*, plus de cent mille de nos soldats ont réussi à traverser la Manche avec les Britanniques.

— Mais dis-moi, pourquoi étais-tu de si mauvaise humeur ? demanda Jade.

— Quand ça ?

— À l'instant, dit la fillette avec un sourire narquois. Tu es sorti de l'étable furieux et tu as donné un coup de pied dans le seau.

— Oh ! J'avais fini mon travail quand je me suis aperçu que j'avais oublié ma pelle dans une des stalles. Alors, je me suis penché à l'intérieur pour la récupérer et au même moment, la vache a levé la queue et, PROOOOUT ! elle m'a chié en plein visage. En plus, j'avais la bouche ouverte...

— Arrggh ! s'écria Jade en reculant, horrifiée. Je ne sais pas comment tu peux travailler là-dedans ! Rien que l'odeur, ça me donne la nausée. Si ce truc me rentrait dans la bouche, j'en mourrais.

— On s'habitue à tout, je crois. Et ton père sait que c'est un sale boulot, alors je travaille deux fois moins longtemps que les gars dans les champs. En plus, il m'a filé des bottes et des vieux habits de tes frères. Ils sont trop grands, mais au moins après, je ne me promène pas en puant le fumier.

Une fois son dégoût passé, Jade vit le côté amusant de la chose et elle rejoua la scène en levant son bras comme si c'était la queue de la vache et en faisant un grand bruit de pet. « FLOC ! »

Marc était vexé.

— C'est pas drôle ! J'ai encore le goût dans la bouche.

Cette remarque fit rire Jade de plus belle, alors Marc s'emporta :

— Petite fille riche ! Évidemment que tu ne le supporterais pas. Tu pleureras toutes les larmes de ton corps !

— PROOOOUT ! FLOC ! répéta Jade.

Elle riait si fort que ses jambes en tremblaient.

— Attends, je vais te montrer ce que ça fait, dit Marc.

Il se jeta sur elle et la saisit à bras-le-corps.

— Non ! Non ! protesta la fillette en donnant des coups de pied dans le vide, alors que le garçon la soulevait de terre.

Impressionnée par la force de Marc, elle lui martelait le dos avec ses petits poings, tandis qu'il l'entraînait vers la fosse à purin située à l'extrémité de la grange.

— Je le dirai à mon père ! Tu vas avoir de gros ennuis !

— PROOOUT ! SPLASH ! répondit Marc en renversant Jade la tête en bas, si bien que ses cheveux longs pendaient dangereusement au-dessus de la fosse malodorante.

La puanteur était comme une gifle.

— Tu as envie de piquer une tête ?

— Repose-moi !

Jade sentait son estomac se soulever en voyant les mouches posées sur la croûte brunâtre où éclataient des bulles de gaz.

— Espèce de crétin ! Si jamais j'ai une seule tache de purin sur moi, tu es un homme mort !

Jade s'agitait furieusement et Marc s'aperçut qu'il n'avait pas la force de la retenir plus longtemps, alors il la retourna et la planta sur le sol.

— Imbécile ! cracha-t-elle en se tenant le ventre, prise de haut-le-cœur.

— Cela te semblait si drôle pourtant quand ça m'est arrivé.

— Pauvre type, grogna Jade en arrangeant ses cheveux.

— Peut-être que la princesse devrait retourner dans son château pour travailler son Mozart, ironisa le garçon en produisant un bruit strident comme un violon qu'on massacre.

Jade était furieuse, non pas à cause de ce qu'avait fait Marc, mais parce qu'elle avait eu la faiblesse de se prendre d'affection pour lui.

— Ma mère m'a toujours dit d'éviter les garçons de ton espèce, dit-elle en le foudroyant du regard, les yeux plissés à cause du soleil. Les orphelins ! Regarde-toi ! Tu viens de te laver, mais même tes vêtements propres ressemblent à des haillons !

— Quel sale caractère, dit Marc.

— Marc Kilgour, ce n'est pas étonnant que tu mettes les mains dans le fumier, tu es dans ton élément !

Marc aurait voulu qu'elle se calme. Elle faisait un raffut de tous les diables et M. Morel adorait sa fille unique.

— Chut, pas si fort, supplia-t-il. Tu sais, nous autres,

garçons de ferme, on aime faire les idiots. Je suis désolé. Je n'ai pas l'habitude des filles.

Jade s'élança et tenta de le gifler, mais Marc esquiva. Elle pivota alors pour le frapper derrière la tête, mais ses tennis en toile glissèrent sur la terre sèche et elle se retrouva en train de faire le grand écart.

Marc tendit la main pour la retenir, tandis que le pied avant de la jeune fille continuait à dérapier ; hélas ! le tissu de sa robe glissa entre ses doigts et, impuissant, il ne put que la regarder basculer dans la fosse.

CHAPITRE DEUX

Les premières bombes s'abattirent sur Paris dans la nuit du 3 juin. Ces explosions qui symbolisaient l'avancée des troupes allemandes donnèrent le coup d'envoi de l'évacuation de la capitale.

Un an plus tôt, le régime nazi avait terrorisé Varsovie après l'invasion de la Pologne et les Parisiens redoutaient de subir le même sort : juifs et fonctionnaires du gouvernement assassinés dans la rue, jeunes femmes violées, maisons pillées et tous les hommes valides envoyés dans les camps de travail. Alors que la plupart des habitants de la capitale fuyaient, en train, en voiture ou à pied, d'autres, en revanche, considérés comme des inconscients et des idiots par ceux qui partaient, continuaient à vivre comme si de rien n'était.

Paul Clarke était un frêle garçon de onze ans. Il faisait partie des élèves, de moins en moins nombreux, qui fréquentaient encore la plus grande école anglophone de Paris. Celle-ci accueillait les enfants britanniques dont les parents travaillaient dans la capitale, mais n'avaient pas les moyens d'envoyer leur progéniture dans un pensionnat au pays. C'étaient les fils et les filles des petits fonctionnaires d'ambassade, des attachés militaires de grade inférieur, des chauffeurs ou des modestes employés d'entreprises privées.

Depuis le début du mois de mai, le nombre d'élèves était passé de trois cents à moins de cinquante. D'ailleurs, la plupart des professeurs étaient partis, eux aussi, dans le sud ou bien étaient rentrés en Grande-Bretagne. Les enfants restant,

âgés de cinq à seize ans, suivaient un enseignement de bric et de broc dispensé dans le hall principal de l'école, une immense salle ornée de boiseries, sous le portrait sévère du roi George et une carte de l'empire britannique.

Le 3 juin, il ne restait qu'une seule enseignante : la fondatrice et directrice de l'établissement : Mme Divine. Elle avait réquisitionné sa secrétaire pour lui servir d'assistante.

Paul était un garçon rêveur qui préférait cet arrangement de fortune à toutes ces années passées au milieu des élèves de son âge, assis droit comme un I sur sa chaise, à recevoir des coups de règle en bois sur les doigts chaque fois qu'il laissait son esprit vagabonder.

Le travail exigé par la vieille directrice n'était pas au niveau de l'intelligence de Paul, ce qui lui laissait du temps pour gribouiller. Il n'y avait pas un cahier de brouillon, pas un bout de papier dans son pupitre qui ne soit recouvert de dessins à la plume. Il avait un penchant pour les chevaliers en armure et les dragons qui crachaient le feu, mais il savait aussi représenter très fidèlement les voitures de sport et les avions.

Les doigts tachés d'encre de Paul traçaient les contours d'un biplan français qui fondait héroïquement sur une rangée de chars allemands. Ce dessin lui avait été commandé par un garçon plus jeune et devait être payé d'un Toblerone.

— Hé, fil de fer !

La fillette assise juste derrière Paul lui donna une chiquenaude dans l'oreille et il rata l'extrémité d'une hélice.

— Bon sang ! pesta-t-il en se retournant pour foudroyer du regard sa sœur aînée.

Rosie Clarke venait d'avoir treize ans et elle était aussi différente de Paul que peuvent l'être un frère et une sœur. Certes, il y avait une certaine ressemblance dans les yeux et ils partageaient les mêmes cheveux bruns, les mêmes taches de rousseur, mais alors que les vêtements de Paul semblaient

honteux de pendre sur son corps chétif, Rosie possédait des épaules larges, une poitrine précoce et des ongles longs qui faisaient souvent couler le sang de son frère.

— Rosemarie Clarke ! intervint Mme Divine avec son accent anglais très snob. Combien de fois devrai-je vous répéter de laisser votre frère tranquille ?

Paul se réjouissait d'avoir la directrice de son côté, mais cette intervention rappela à tous les élèves qu'il se faisait martyriser par sa sœur et il fut la cible des quolibets qui parcoururent la classe.

— Mais, madame, notre père est dehors ! expliqua Rosie.

Paul tourna vivement la tête vers la fenêtre. Concentré sur son dessin, il n'avait pas vu la Citroën bleu foncé entrer dans la cour de l'école. Un coup d'œil à la pendule au-dessus du tableau noir confirma qu'il restait une bonne heure avant la fin des cours.

— Madame Divine ! lança M. Clarke d'un ton mielleux en pénétrant dans le hall quelques instants plus tard. Je suis affreusement désolé de venir perturber votre classe.

La directrice, qui n'aimait pas les effusions, ne parvint pas à masquer son dégoût lorsque Paul et Rosie embrassèrent leur père sur les joues. Clarke était le représentant en France de la Compagnie impériale de radiophonie. Il était toujours vêtu d'un costume sombre, avec des chaussures brillantes comme un miroir et une extravagante cravate à pois que Mme Divine trouvait vulgaire. Toutefois, l'expression de la directrice se modifia quand M. Clarke lui tendit un chèque.

— Nous devons passer chercher quelques affaires à la maison avant de nous rendre dans le sud, expliqua-t-il. J'ai payé jusqu'à la fin du trimestre, alors je tiens à ce que cette école soit encore là quand la situation redeviendra normale.

— C'est très aimable à vous, dit Mme Divine.

Elle avait passé trente ans de sa vie à bâtir cet établissement, à partir de rien, et elle parut sincèrement émue

lorsqu'elle sortit un mouchoir de la manche de son cardigan pour se tamponner les yeux.

Aujourd'hui, c'était au tour de Paul et de Rosie de jouer la scène des adieux à laquelle ils avaient si souvent assisté ce mois-ci. Les garçons se serraient la main, comme des gentlemen, alors que les filles avaient tendance à pleurer et à s'étreindre, en promettant de s'écrire.

Paul n'eut aucun mal à prendre un air distant car ses deux seuls camarades, ainsi que le professeur de dessin, étaient déjà partis. Un peu gêné, il se dirigea vers les plus jeunes élèves assis au premier rang et rendit le cahier de brouillon à son propriétaire de huit ans.

— Je crois que je ne pourrai pas terminer ton dessin, dit-il d'un ton contrit. Mais tu n'as plus qu'à repasser sur les traits au crayon à papier.

— Tu es vraiment doué, dit le garçon, admiratif devant l'explosion d'un char à moitié achevé. (*Il ouvrit son pupitre pour y ranger son cahier.*) Je le laisserai comme ça, je ne veux pas le gâcher.

Paul allait refuser d'être payé, lorsqu'il vit que le pupitre du garçon renfermait plus d'une douzaine de barres de chocolat triangulaires. Son Toblerone à la main, il regagna sa place et rangea ses affaires dans un cartable en cuir : plumes et encre, quelques bandes dessinées défraîchies et ses deux carnets d'esquisses qui contenaient ses plus beaux dessins. Pendant ce temps, sa sœur donnait libre cours à son exubérance naturelle.

— On reviendra tous un jour ! clama-t-elle de manière théâtrale en étouffant dans ses bras Grace, une de ses meilleures amies.

— T'en fais pas, papa, dit Paul en s'approchant de la porte où attendait leur père, l'air hébété. C'est ça, les filles. Elles sont toutes un peu folles.

Paul s'aperçut alors que Mme Divine lui tendait la main, et

il dut la lui serrer. C'était une personne sévère et froide, et il ne l'avait jamais beaucoup aimée, mais il avait été élève pendant cinq ans dans cette école et il perçut une sorte de tristesse dans les vieux doigts noueux.

— Merci pour tout, lui dit-il. J'espère que les Allemands ne feront rien d'horrible en arrivant ici.

— Allons, Paul ! dit M. Clarke en donnant une petite tape sur la tête de son fils. On ne dit pas des choses comme ça, voyons !

Rosie avait fini de broyer ses amies dans ses bras et elle ne put retenir ses larmes en serrant vigoureusement les mains de la directrice et de sa secrétaire. Paul, lui, se contenta d'un vague salut de la main à l'attention de toute la classe, avant de suivre son père dans le couloir, jusque sur le perron.

Le soleil brillait sur les pavés de la cour alors qu'ils se dirigeaient vers l'impressionnante Citroën. Il n'y avait aucun nuage dans le ciel, mais l'école était située sur une colline qui dominait la ville et l'on pouvait voir de la fumée s'échapper de plusieurs bâtiments dans le centre.

— Je n'ai pas entendu de bombardement, commenta Rosie en rejoignant son frère et son père.

— Le gouvernement émigre vers le sud, expliqua M. Clarke. Alors, ils brûlent tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Le ministère de la Défense a même incendié certains de ses édifices.

— Pourquoi partent-ils ? demanda Paul. Je croyais qu'il devait y avoir une contre-offensive.

— Ne sois pas si naïf, espèce de bébé, ricana Rosie.

— Nous ne serions peut-être pas dans un tel pétrin si nos alliés avaient des radios correctes, dit M. Clarke d'un ton amer. Les forces allemandes communiquent instantanément entre elles. Les Français, eux, envoient des messagers à cheval ! J'ai tenté de vendre un système radio à l'armée française, mais leurs généraux vivent encore au Moyen Âge.

Paul fut surpris de voir une cascade de documents dégringoler à ses pieds quand il ouvrit la portière arrière de la voiture.

— Fais attention à ce que le vent ne les emporte pas ! s'exclama son père en plongeant pour ramasser les enveloppes de papier kraft éparpillées dans la cour.

Paul s'empessa de refermer la portière et colla son nez à la vitre : la banquette était couverte de classeurs et de feuilles volantes.

— Ce sont les archives de la Compagnie impériale de radiophonie. J'ai dû quitter le bureau précipitamment.

— Pourquoi ? demanda Rosie.

Son père ignora la question. Il ouvrit la portière du passager, à l'avant.

— Paul, je pense qu'il est préférable que tu te faufiles entre les sièges. Et j'aimerais que tu ranges tous ces papiers pendant le trajet. Rosie, monte devant.

Paul trouvait son père tendu.

— Tout va bien, papa ?

— Oui, bien sûr.

M. Clarke lui adressa son plus beau sourire de représentant de commerce.

— J'ai eu une matinée épouvantable, voilà tout. J'ai dû faire quatre garages pour trouver de l'essence, et finalement, j'ai été obligé d'aller en quémander à l'ambassade de Grande-Bretagne.

— À l'ambassade ? répéta Rosie, étonnée, en claquant la portière.

— Oui, ils ont des réserves de carburant pour permettre au personnel de fuir en cas d'urgence, précisa son père. Heureusement, je connais quelques personnes là-bas. Mais j'ai dû mettre la main à la poche.

M. Clarke n'était pas riche, mais sa Citroën six cylindres était une somptueuse berline qui appartenait à la Compagnie impériale de radiophonie. Paul adorait voyager à l'arrière, sur

l'immense banquette en velours, avec les garnitures en acajou et les rideaux à glands devant les vitres.

— Il y a un ordre pour classer ces papiers ? demanda-t-il en dégageant une petite place pour poser ses fesses, alors que son père sortait de la cour de l'école.

— Contente-toi de les empiler, dit M. Clarke pendant que Rosie se retournait pour faire de grands signes à son amie Grace qui était sortie sur le perron. Je prendrai une valise à la maison.

— Où va-t-on ? interrogea Paul.

— Je ne sais pas trop. Dans le sud, en tout cas. Aux dernières nouvelles, il y avait encore des bateaux qui ralliaient la Grande-Bretagne au départ de Bordeaux. Sinon, nous devrions pouvoir passer en Espagne et embarquer à Bilbao.

— Et si on ne peut pas entrer en Espagne ? demanda Rosie avec une pointe d'inquiétude dans la voix, tandis que son frère ordonnait une liasse de feuilles en les tapotant sur l'accoudoir en cuir.

— Eh bien... répondit M. Clarke, hésitant. Nous ne serons fixés qu'en arrivant dans le sud. Mais ne t'en fais pas, ma chérie. La Grande-Bretagne possède la plus grande flotte marchande et la marine la plus puissante du monde. Il y aura toujours un bateau en partance.

La Citroën dévalait la colline en passant devant des rangées d'immeubles qui abritaient parfois une boutique ou un café au rez-de-chaussée. La moitié des commerces avaient baissé leur rideau de fer, certains étaient condamnés par des planches, mais d'autres continuaient à servir les clients, en dépit des nombreuses pancartes signalant les pénuries comme : « *plus de beurre* » aux devantures des épiceries, ou bien : « *tabac réservé aux personnes prenant un repas* », sur les façades des cafés-restaurants.

— On ne devrait pas s'arrêter chez le fleuriste ? demanda Rosie.

M. Clarke posa sur sa fille un regard solennel.

— Je sais que je te l'ai promis, ma chérie, mais le cimetière est à quinze kilomètres, dans la direction opposée. Il faut qu'on fasse nos bagages et qu'on quitte Paris au plus vite.

— Mais... protesta Rosie, tristement. Si on ne peut plus revenir ? On ne reverra plus jamais la tombe de maman !

À l'arrière, Paul se figea, alors qu'il finissait d'empiler les feuilles. Les visites au cimetière le faisaient toujours pleurer. Son père aussi, et il restait devant la tombe pendant une éternité, même quand il gelait à pierre fendre. C'était horrible, et franchement, l'idée de ne plus y retourner le soulageait.

— Il ne s'agit pas d'abandonner ta maman, Rosie, dit M. Clarke. Elle nous accompagnera durant tout le trajet, de là-haut.

CHAPITRE TROIS

Marc était assis dans la cuisine de l'orphelinat, vêtu uniquement d'un short sale. M. Thomas, le directeur, lui avait ordonné de demeurer immobile, tête baissée, les mains bien à plat sur la grande table en bois. Son estomac gargouillait car deux jeunes religieuses faisaient cuire du pain dans les fours à bois, pendant qu'une énorme casserole de soupe de légumes bouillonnait sur la cuisinière.

Marc savait qu'il serait privé de dîner, aussi esquissa-t-il un sourire crispé quand sœur Madeleine déposa devant lui une petite assiette contenant du fromage, une saucisse et des légumes coupés en petits morceaux.

— Dépêche-toi de manger, chuchota-t-elle en lançant un regard vers la porte. Le directeur va me réprimander si jamais il nous surprend.

Reconnaissant, Marc s'empressa d'engloutir ce repas, sans mâcher, puis il repoussa l'assiette au bout de la table.

Si la jeune religieuse faisait preuve de compassion envers lui, les autres orphelins se montraient moins charitables. Des garçons s'arrêtaient à l'entrée de la cuisine pour lui tirer la langue, agiter le doigt d'un air menaçant et évoquer à voix basse la correction qui l'attendait, en prenant soin de préciser qu'il ne pourrait pas s'asseoir pendant une semaine. Dehors, devant les fenêtres, les plus jeunes mimaient des scènes de châtiment ou de pendaison, et même un peloton d'exécution, jusqu'à ce que la plus âgée des religieuses

frappe au carreau et leur ordonne de laisser leur camarade tranquille.

Marc s'en fichait. Il n'avait toujours connu que l'orphelinat, où les persécutions étaient aussi naturelles que le fait de respirer. Se moquer d'un garçon qui allait recevoir une correction et essayer de le faire pleurer n'était qu'un des nombreux rituels que les orphelins avaient inventés pour se torturer. Marc, qui faisait partie des plus forts, avait lui-même infligé leur lot de souffrances aux plus faibles, et il avait appris à ne jamais montrer le moindre signe de faiblesse quand des plus grands ou des membres du personnel s'en prenaient à lui.

Mais il avait peur du directeur. En outre, l'affaire était grave : Jade Morel s'était retrouvée dans une fosse à purin, et le fait qu'il ne soit pas totalement responsable ne changeait rien. M. Thomas allait lui donner la correction de sa vie, du genre de celles qu'il réservait aux garçons qui volaient à la boutique du village ou s'enfuyaient de l'orphelinat.

Toutefois, si la peur enveloppait toutes les pensées de Marc, c'était sa dispute avec Jade qui lui faisait le plus mal. Certes, leurs relations étaient superficielles, mais grâce à l'amitié de cette jeune fille, il avait eu pour la première fois de sa vie le sentiment d'être autre chose qu'un orphelin qui pataugeait dans la bouse de vache.

Hélas ! Jade l'avait traité de bien d'autres noms, plus affreux encore, quand elle était ressortie de la fosse, couverte de purin. Morel, le fermier, l'avait renvoyé aussitôt et menacé de lui arracher certaines parties sensibles de son individu avec un couteau mal aiguisé si jamais il approchait de sa fille ou de sa ferme.

La porte du bureau, de l'autre côté du couloir, s'ouvrit et le directeur, un homme solidement bâti, apparut en tenant par le cou un enfant de sept ans en pleurs prénommé Jean. D'un geste brusque, il envoya valdinguer le jeune garçon qui s'affala sur le dallage de la cuisine. Visiblement content de lui, il passa sa main sur son crâne chauve et luisant.

Sœur Madeleine regardait d'un air horrifié les zébrures écarlates dans le dos maigre du garçon.

— Badigeonnez de la teinture d'iode sur ses coupures, ma sœur, ordonna M. Thomas, pendant que Jean s'accrochait au bord de la table pour se relever. Toi, ajouta-t-il, si tu mouilles encore ton lit, tu dormiras dehors dans le poulailler.

— Oui, monsieur. Pardon, monsieur, répondit le garçon entre deux sanglots.

Le directeur haussa un sourcil et frappa dans ses mains en se tournant vers Marc.

— Après le hors-d'œuvre, le plat de résistance ! dit-il gaiement en tendant le bras vers son bureau.

Marc connaissait bien le cérémonial des châtiments. C'était à cet instant qu'il imaginait des actes héroïques : il sortait un poignard de sa poche ou bien il s'emparait de la casserole sur le feu et lançait la soupe bouillante au visage du directeur. Mais une fois de plus, le courage lui fit défaut et il se dirigea d'un pas solennel vers le bureau qui sentait la cigarette et la transpiration.

M. Thomas était un colosse qui avait boxé dans la catégorie des poids moyens quand il était à l'armée. Avec les années, il avait engraisé, mais bien des jeunes de quinze ou seize ans avaient essayé de lui en « coller une », sans jamais avoir le dessus.

— Tiens-toi droit. Les pieds écartés, les mains le long du corps ! aboya-t-il en claquant la porte de son bureau.

De l'autre côté du couloir, Jean poussait des cris de douleur pendant que la bonne sœur désinfectait ses plaies. Un autre plaisir en perspective pour Marc.

— Cela ne fait pas si longtemps que tu es venu dans ce bureau, Kilgour, dit le directeur. Mais cette fois, tu t'es surpassé.

Il sortit sa longue canne d'un porte-parapluies et promena un chiffon sur toute la longueur pour essuyer le sang de Jean.

La canne s'achevait par un petit embout en métal afin de faire encore plus mal et le directeur la fit siffler dans les airs avant d'en enfoncer l'extrémité dans la narine de Marc pour l'obliger à relever le menton vers le plafond sinistre.

— Morel est un de nos voisins les plus respectables, gro-gna M. Thomas. Qu'est-ce qui s'est passé entre sa fille et toi ?

— Rien, répondit le garçon, alors que l'embout en métal s'enfonçait un peu plus dans sa narine.

— Dans ce cas, comment se fait-il que la pauvre fille se soit retrouvée dans une fosse à purin ?

— On a bavardé deux ou trois fois, c'est tout. On s'est un peu disputés et elle est tombée dans la fosse accidentellement. J'ai essayé de la retenir.

Le directeur sortit sa canne du nez de Marc et l'abattit sur son visage. Sous l'effet de la violence du coup et de la surprise, le garçon recula jusqu'à la porte en titubant, la main sur la joue. Il s'attendait à en baver, mais il n'avait jamais entendu dire que le directeur avait frappé quelqu'un au visage.

— Redresse-toi ! ordonna M. Thomas. Et ôte ta main de ta joue avant que je l'enlève moi-même !

— Bien, monsieur.

— Combien de fois devrai-je te corriger, Kilgour ? demanda le directeur d'un ton hargneux, juste avant qu'un deuxième coup de canne n'atteigne le flanc nu de Marc, sous les côtes. J'en ai connu des lascars de ton espèce. Des bons à rien, toujours à manigancer des sales coups. Généralement, ils finissent au bagne ou avec une balle dans la tête.

Après un troisième coup de canne, le directeur coinça le garçon contre le bureau, la poitrine plaquée sur le dessus en cuir craquelé.

— Alors, tu n'as rien à dire pour ta défense ?

Marc avait peur de la douleur, mais le directeur le frappait régulièrement depuis qu'il avait cinq ans. Il n'avait jamais demandé grâce et il n'avait pas l'intention de lui offrir ce plaisir.

— C'est dommage que j'aie perdu ce travail, dit-il. Depuis que les autres garçons et moi on travaille pour Morel, vous avez eu droit à une nouvelle bicyclette et à deux costumes tout neufs.

Il s'attendait à ce que sa remarque déclenche des coups de canne enragés, mais il y aurait droit de toute façon et il était pressé d'en finir. Toutefois, au lieu de se servir de sa canne, le directeur fit remonter son genou entre les jambes de Marc, avec une telle violence que les pieds du garçon décollèrent du sol.

Il roula sur le bureau en gémissant, puis s'écroula par terre. Son bras s'était pris dans le cordon du téléphone et l'appareil lui tomba dessus. Le talon de la chaussure du directeur appuya sur son estomac.

— Tu vois où ça mène de faire le mariole ? railla M. Thomas, penché au-dessus du garçon et s'amusant à tester l'élasticité de sa canne. Tu n'es rien du tout, tu comprends ? Un chien procure une compagnie, un cochon donne de la viande, une poule pond des œufs, mais un orphelin, ça ne vaut rien.

La douleur dans le bas-ventre de Marc l'empêchait de respirer. Le directeur enleva son pied et se remit à frapper avec sa canne.

— Moi, je ne sens rien, ironisa-t-il tout en continuant à faire pleuvoir les coups.

Marc s'était roulé en boule. Son torse était couvert de traits rouges et la douleur jaillissait de vingt endroits différents.

Le directeur s'arrêta de frapper pour reprendre son souffle.

— Tu te prends pour un dur ? Je crois que je ne t'ai jamais vu pleurer.

Marc ôta ses mains de son visage et tenta de prendre un air provocant, mais il ne pouvait empêcher sa lèvre inférieure de trembler.

M. Thomas, lui, affichait un grand sourire.

— J'ai presque réussi à te faire flancher cette fois, hein, Kilgour ? Laisse-moi encore quelques minutes et tu sangloteras comme le petit Jean.

À cet instant, la porte du bureau s'ouvrit et sœur Madeleine entra précipitamment avec du pain et un bol de soupe sur un plateau.

— Vous n'avez pas appris à frapper ? rugit le directeur.

La jeune religieuse déposa le plateau en bois sur le bureau, bruyamment, comme un geste de défi.

— Soupe de légumes à la saucisse, annonça-t-elle, et elle se dirigea vers Marc, main tendue.

Le directeur était furieux.

— Que faites-vous ? Sortez !

La jeune religieuse fit semblant de ne pas entendre.

— Je vais nettoyer ses plaies, maintenant que vous avez fini.

M. Thomas lui lança un regard qui semblait mettre en doute la santé mentale de la jeune femme.

— Qu'est-ce qui vous permet de croire que j'en ai fini avec lui ? Je ne fais peut-être que commencer.

— Marc a reçu *suffisamment* de coups, monsieur le directeur, répondit-elle en essayant de paraître déterminée, mais sa peur était palpable.

Marc roula sur lui-même et se redressa en position assise. Le directeur se planta devant lui.

— Je suis dans *mon* bureau, dans *mon* orphelinat, dit-il d'une voix tonitruante. Je traite ces garçons comme bon me semble, et si vous ne regagnez pas immédiatement la cuisine, je signalerai votre comportement à l'évêque !

La jeune religieuse serra les poings.

— Soit, rétorqua-t-elle. Et quand je serai devant l'évêque, je n'oublierai pas de lui parler des costumes neufs et de la bicyclette. Mais je suis sûre que vous pourrez lui donner le détail de toutes les sommes d'argents versées par M. Morel.

Cramoisi, le directeur se cabra et lança violemment sa canne dans le porte-parapluies.

— Emmenez ce vaurien, grommela-t-il.

— Merci, monsieur le directeur, dit la religieuse en aidant Marc à se relever. J'espère que la soupe vous plaira, monsieur.

Marc se mordit la lèvre, bien décidé à cacher sa souffrance. Il savait qu'il devait une fière chandelle à sœur Madeleine, mais il était bien trop énervé pour parler, tandis qu'elle l'entraînait dans le couloir jusqu'à une petite chambre dotée d'un lavabo, qui faisait office d'infirmierie.

Des garçons jouaient dehors. La sœur s'empressa de refermer la porte et de tirer le rideau avant qu'ils puissent se moquer de l'état de leur camarade. Marc s'assit au bord du petit lit — ironie du sort, son postérieur était le seul endroit intact de son corps — pendant que sœur Madeleine imbibait un linge d'eau froide. Elle lui adressa un sourire rassurant en s'asseyant près de lui pour essuyer le sang sur sa joue.

— Merci pour... dit Marc, mais il dut s'arrêter avant que sa voix ne se brise.

— Inutile de jouer les fiers, dit la religieuse, tandis que des filets d'eau rosée coulaient sur le visage du garçon. Nous sommes tous humbles devant Dieu.

— Je ne voulais pas jouer un sale tour à Jade, dit Marc en étouffant un sanglot. Elle était... On riait bien ensemble. Maintenant, je ne la reverrai plus jamais...

Il posa sa tête sur le tablier maculé de farine de sœur Madeleine et pleura sans retenue. Elle aurait voulu le serrer contre elle pour le reconforter, mais il avait des plaies partout et elle ne voulait pas le faire souffrir davantage.